

L'HOMME A LA FÈVE

H. POURRAT, Trésor des contes, XI, 238-249.

Il y avait une fois un pauvre homme qui avait élevé douze enfants. Sa terre était si peu large que si deux renards s'étaient battus au milieu, leurs queues auraient passé dehors. Qui eût su nourrir des enfants, sur une telle terre? Dès qu'ils devenaient un peu forts, ils partaient, ils allaient à maître. L'un devenait gardeur d'oies, l'autre berger de moutons; l'un garçon de moulin, l'autre galopin de cuisine. Ils quittaient la maison l'un après l'autre, de sorte qu'un beau jour le père et la mère se virent seuls.

Or, ce père avait pris de l'âge. Ses bras, ses jambes se rouillaient. Il voyait venir le temps où il ne pourrait même plus aller fagoter en forêt.

« Ha, se disait-il, les soirs, en regardant le feu, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, il ne me faudrait plus qu'une table servie et un petit âne pour me porter au bois. Je vais être pour aller à l'aumône. »

Car un père nourrit douze enfants, mais douze enfants ne nourrissent pas un père.

Un certain jour qu'il retournait du bois, tout traînant, tout peinant, et ponant sur son col un gros faix de ramée, il vit venir à lui un homme à barbe blanche.

Cet homme s'arrêta, lui donna le bonsoir, puis lui glissa dans la main une fève.

-Tenez, mon pauvre, vous faudra la planter. Et quand elle aura crû, vous faudra prendre le chemin de la fève. De branche en branche, vous monterez me voir.

J'ai quelque chose pour vous, là-haut.

Là-dessus, le bon vieil homme à barbe blanche disparaît au tournant du chemin.

Mon Dieu de mon Dieu donc! Le faiseur de fagots rentre à la maison, serrant cette fève au creux de sa paume; et vite, et vite, il raconte à sa femme toute l'histoire.

« Regarde, té! La vois-tu, cette fève? Mais où la planterons-nous, pauvre femme? Notre terre n'a plus un pouce de terre libre!

- Hé, mon pauvre homme, puisque tu veux la planter, plante-la quand même, au coin du feu.

- Bonne idée, pauvre femme. Elle y poussera bien au chaud, et il y tombera toujours quelque peu d'eau quand tu monteras la marmite. »

Il fait un trou avec son pouce; il y bourre la fève, ramène la terre du sabot, tasse bien. Et puis, sitôt la soupe mangée, sa femme et lui vont prendre somme.

Le lendemain matin, quelle surprise! Dans la nuit, la fève avait crû. Le plant montait par la cheminée, tout foisonnant en branches de verdure. Si bien qu'on avait mal au cou à force de renverser la tête pour essayer de voir jusqu'où ce plant allait bien, par là-haut!

Ma foi, l'homme ne sentit plus ses douleurs, s'il en avait, ce matin-là.

Il s'attrape à ce plant, il se met à grimper, oui, le voilà parti.

« Mais où vas-tu, où vas-tu, mon pauvre homme? criait la femme. Mais tu es fou? Dis, où crois-tu aller? »

Et lui, grimpant dans le noir de la cheminée, on l'entendait chanter:

De ramette en ramette,

Je remonte à ma favette!

Et puis, de plus haut que le toit; et puis dans le nuage, et de plus haut que le nuage, toujours :

*De ramette en ramette,
Je remonte à ma favette!*

Il arrive là-haut, vous savez où, au paradis. Et là, devant la porte, la première personne qu'il rencontre, c'est, devinez qui? Celui même à la barbe blanche qui lui avait donné la fève.

« Salut, monsieur saint Pierre, que le bonjour vous soit donné. Je viens vous voir comme vous l'avez dit.

- Bonjour, bonjour, pauvre homme. Attends-moi une minute : il y a quelque chose pour toi. »

Et saint Pierre s'en va, revient dans le moment, rapportant une table. Vous auriez dit une de ces belles tables d'auberge, en bois de merisier qu'on a rougi à l'eau de chaux.

« Voilà, pauvre homme! La table de tes souhaits. Voilà, et tu n'auras qu'à dire :

*Table, table,
T'entable et m'atable!*

Elle se couvrira de tout ce qu'il vous faut, à ta femme et à toi. Veille dessus et fais-en bon usage .»

L'homme remercie tant qu'il peut, de tout son cœur, charge la table sur sa tête, les pieds en l'air, et se met en devoir de rentrer à la maison. Non par la fève, cette fois, - la fève, c'était le raccourci, - par le chemin, le grand chemin.

Mais il est long, il est long, ce chemin. Pensez, de cette terre au paradis, il y en a des buissons et des pointes de roche. A la nuit, l'homme n'était pas encore rendu à son logis.

De loin, il a avisé une lumière. Dans un renforcement de la montagne, au bord de la route, c'était une espèce d'auberge, et qui n'avait pas trop bonne mine. Mais quoi? Pas d'autre maison où se retirer.

Il entre. Il dit qu'il veut coucher.

« Tout ce que je demande, c'est une chambre ou je puisse garder ma table près de moi. Voyez-vous, il n'y a pas de table comme celle-là dans ce bas monde ... Je la rapporte à ma femme, et ce ne ferait pas l'affaire si quelqu'un d'autre qu'elle ou moi venait dire devant:

*Table, table,
T'entable et m'atable!*

- Ha, dit l'aubergiste, ayez donc l'esprit en repos. La servante va vous conduire dans toutes les chambres, vous choisirez pour votre table celle qui vous semblera la meilleure. Allez voir et soyez bien tranquille, pendant ce temps, je garde la table moi-même.»

L'homme va, si brave homme que ne lui vient même pas une idée de défiance.

L'aubergiste, lui, promptement porte la table dans sa salle la plus secrète et en met une autre quasi pareille au lieu et place, car cette table semblait une table

comme toutes les autres tables.« Mais nous verrons, se disait-il. Je me doute que je pourrai avoir tantôt quelque surprise. »

Il revient dans la grande salle juste avant que l'autre revienne par l'autre porte. Car le pauvre homme n'était point difficile et la première chambre visitée lui avait paru bien assez belle.

« Bonne nuit, brave monde! Réveillez-moi tôt, demain, qu'il me tarde d'être chez moi!

- Ce sera fait. Dormez bien, près de votre table. » Il dormit bien, dans sa simplesse.

L'aubergiste, dès qu'il l'avait entendu ronfler, était revenu dans sa salle secrète, ne se tenant pas d'impatience. Avec son valet, sa servante, il s'était enfermé, s'était planté devant la table volée, avait débité les paroles qu'il avait retenues:

*Table, table,
T'entable et m'atable!*

Or, sitôt dit, comme à un coup de baguette, la table s'était couverte d'un honnête souper : la soupe fumante, le quartier d'oie rôtie aux châtaignes, la miche et le chèvretton, plus tout ce qu'il fallait de vin blanc dans la chopine; et d'autres circonstances, comme une assiettée de noix, des grappes de raisin ...

Tout rouges, tout bouillants en un transport de joie, l'aubergiste et son monde n'avaient donc plus qu'à s'attabler. Et ils étaient assez canailles pour que ce diner ne leur parût pas pesant sur la conscience. Eux aussi, après cela, ils firent la nuit bonne.

Au matin, le faiseur de fagots se lève, paie l'aubergiste, recharge sur sa tête cette table qui n'était qu'une table d'auberge; et par le chemin le plus court, à travers les genêts, le bois et les pacages, il regagne la maison.

« Ho, pauvre femme, que saint Pierre est brave homme ...

Si tu savais le cadeau qu'il a pu nous faire! Mais tu vas voir le don de cette table. »

Il la met à la place la plus belle, devant le feu, la cale sur ses quatre pieds; puis, attention!

Et la femme était là, ouvrant des yeux comme des écuelles, ne sachant pas à quoi s'attendre.

Alors, lui:

*Table, table,
T'entable et m'atable!*

Seulement, la table resta bête : elle ne fit rien paraître, pas même un bout de pain ... Il n'y eut que le nez du pauvre homme qui s'allongea.

« Quelle manigance est-ce là? Saint Pierre n'a pas pu me tromper. Ma foi, je repars pour le ciel. »

Il dit, il s'attrape au plant de fève :

*De ramette en ramette,
Je monte à ma favette!*

Il arrive à la porte du paradis, bien honnêtement se présente et conte sa déconvenue.

Saint Pierre l'écoute, le regarde avec un sourire.

« Eh bien, pauvre homme, attends-moi là une minute.

Il y a encore quelque chose pour toi. »

Saint Pierre s'en va, revient dans le moment, ramenant un âne, un bourricot couleur de cendre, marqué d'une croix sur l'échine.

« Voilà, pauvre homme! L'ânichon de ton souhait! Voilà, et tu n'auras qu'à dire :

*Bourri; bourri,
Débouche et débourri!*

De sous la queue lui tomberont alors autant d'écus qu'il vous en faut, à ta femme et à toi. Veille dessus et soigne bien cet âne. »

Le pauvre homme, ravi, remercie le bon saint. Puis il enfile le chemin, hâtant son âne tant qu'il peut. Il lui tardait, pardi, d'être rendu à la maison, d'émerveiller sa femme par le don qu'avait l'âne!

Mais presse-toi que te presseras-tu, on ne va pas trop vite dans ces pierres roulantes, ces ronces, ces épines. La nuit vint, alors que l'homme était encore en chemin, la nuit fermée, la nuit franc noire. Force fut au pauvre homme de s'arrêter de nouveau à cette auberge, dans la montagne. Pas d'autre logis à des lieues à la ronde. Du reste, dans sa candeur, il ne se défiait pas.

Il entre, il dit qu'il veut coucher.

« Tout ce que je demande, c'est un coin à l'étable où je puisse garder mon âne près de moi. Voyez-vous, il n'y a pas d'âne comme celui-là dans ce bas monde ... Je le ramène à ma femme, et ce ne ferait pas l'affaire si quelqu'un d'autre qu'elle ou moi venait dire devant lui :

*Bourri, bourri,
Débouche et débourri!*

- Ho, dit l'aubergiste, le valet va vous faire faire le tour des écuries, vous choisirez pour votre âne et pour vous le coin qui vous semblera le meilleur. Pendant ce temps, je sors devant la porte, je le garde moi-même. »

Il le garderait, oui, le garderait pour soi! Justement - ha, voyez les choses! - il avait dans une cabane, derrière la maison, un bourricot, mais tout pareil. En moins de rien, il fait l'échange.

Et cela frémissant d'avance de la surprise qu'il se doutait bien d'avoir tantôt : quand, le bonhomme couché près de l'autre ânichon, il viendrait dire à celui-là les paroles qu'il fallait.

De fait, sitôt débarrassé du voyageur, il y accourt.

*Bourri, bourri;
Débouche et débourri!*

Le bourricot doucement se tourne, lève la queue, lâche toute une cascade d'écus d'or, de louis d'or ...

Comme cela tintait agréablement sur le pavé et y faisait jolie lueur! Comme l'aubergiste, son valet, sa servante courant de droite et de gauche, trouvaient douce la peine qu'ils prenaient à en faire cueillette. Cette table, cet âne, comme

ils arrangeaient bien de braves gens, bons chrétiens! Et dire qu'il n'avait fallu qu'un peu d'astuce pour mettre la main dessus, voilà, voilà c'était une bénédiction du ciel!

Au matin, de plus grand matin encore que l'autre fois, parce qu'il ne se tenait pas d'aise de montrer l'âne à sa femme, avec cet âne, - qui n'était que l'âne de l'auberge - le bonhomme reprend la route. Ou plutôt il coupe au plus court, par le pâturage, dans la rosée, sous les alouettes qui montaient et qui tireliraient.

Il arrive chez lui juste à soleil levant.

« Ho, pauvre femme! Apporte vite le meilleur de nos draps, étale-le par terre derrière cet âne ... Non, hé non je ne suis pas fou! Regarde seulement ce qui va choir' dès que moi, j'aurai dit! »

Il se piète, si fier, si heureux ... « Regarde, pauvre femme :

Bourri; bourri,

Débouche et débourri! »

Si l'ânichon ne resta pas bête comme la table, ce qui chut, ce fut un monceau de crottin en grosses châtaignes fumantes.

« Ha, tu es fou! Pour sûr, tu l'es, ce coup! Tu avais bien besoin de me faire salir le meilleur de nos draps! Va, bouge-toi de là, dadais, jobard, ganache, ou d'un coup de balai je te ramasse aussi! »

Lui, le nez long d'un empan, il en aurait pleuré ...

Et puis, tout d'un coup, il s'attrape, il va au plant de fève; et le voilà parti à grimper comme un enragé dans la verdure.

De ramette en ramette,

Je monte à ma favette!

Il montait, il montait; il y allait d'un tel coeur qu'il n'avait même pas déchaussé ses sabots, - les deux précédentes fois, il avait pris le temps de les pendre à son cou.

« Saint Pierre ne peut pas me tromper! Saint Pierre ne peut pas me décevoir! Il faut qu'il y ait quelque diablerie dans l'affaire. Mais de sa bonne main saint Pierre l'arrangera.»

Vite et vite il arrive là-haut devant la porte, prend le temps de s'épousseter, frappe trois honnêtes petits coups. « Bonjour, salut, grand saint Pierre. Hé oui! c'est encore moi ... »

Humblement il amène son histoire, dit que l'âne n'a pas eu le don. Ou peut-être c'est lui qui n'a pas su dire les paroles ainsi qu'il convenait?

« Eh bien, pauvre brave homme, a fait saint Pierre en souriant, attends-moi une minute, il y a encore là quelque chose pour toi. »

Et saint Pierre s'en va; et il revient dans le moment, rapportant un bâton.

« Voilà, voilà pauvre homme! Voilà. Et tu n'auras qu'à dire:

Trique, trique

Tricote et trique! »

L'homme remercie, remercie, remercie. Puis, tenant son bâton comme un cierge à la procession, sans perdre une minute, il prend le chemin du retour.

Ce n'était encore que le bord de nuit lorsqu'il arriva à l'auberge, et cependant il s'y arrêta.

Il entre. Il demande à coucher.

- Une chambre, comme l'autre jour. Et dites, je vais y poser tout de suite mon bâton. Mais il ne faudrait pas que quelqu'un vînt lui dire :

*Trique, trique,
Tricote et trique!*

Non, ce ne ferait pas l'affaire!

- Venez, venez, brave homme, venez souper d'abord.

Vous êtes un ami de la maison, maintenant, je paie le souper, cric l'aubergiste, l'œil allumé devant la nouvelle aubaine qui lui tombait du ciel. Ce bâton, posez-le là, je le garderai, n'ayez crainte, oui, je peux dire que je le garderai!»

L'aubergiste se démène, se donnant dans sa joie du mouvement pour rien, car le souper, il n'avait qu'à le prendre sur la fameuse table. - Voltige bien; tu voltigeras mieux, tantôt! - Il sen le beurre et le sauci.sson, laisse l'homme tête à tête avec un pintadon rôti, va, fait son petit échange, revient, apporte une poire et une autre bouteille. Et pour finir, conduit l'homme à la chambre - il lui avait remis un quelconque bâton qui n'était plus bien sûr le bâton de saint Pierre ...

Le pauvre homme se couche et s'endort.

Mais à peine panait-il pour un bon grand sommeil, le voilà réveillé par des cris, mais des cris : pire que quand on saigne le cochon! A croire le feu à l'auberge, l'aubergiste et son monde en train de se rôtir.

Lui se jette à bas de son lit, passe sa culotte, se précipite dans la salle, d'où panent tant de hurlements. Et là, mon Dieu, Seigneur!... Là, ce n'était qu'un

tourbillon et qu'une chasse. L'aubergiste, le valet, la servante, tout hurlant et fuyant, tournoyant, s'esquivant, cherchaient à éviter la trique. Mais la trique, sans leur laisser de relâche, les poursuivait à toute outrance ...

Vous imaginez bien ce qui s'était passé.

Dès que l'aubergiste avait entendu l'autre ronfler, il avait couru au bâton :

*Trique, trique,
Tricote et trique!*

Le bâton, au commandement même, était entré en pleine action. Et de triquer, de tricoter les côtes du voleur, de son valet, de sa servante, de leur en allonger tant et tant et si dru, des chevilles aux oreilles, que leur peau s'en trouva tannée en moins de rien. Ils sautaient bien, deçà, delà, ils se blottissaient, se garaient dans les coins, fumant, beuglant, criant pitié; mais le bâton volant allait les bâtonner partout.

« Voyageur, ô bon voyageur, faites arrêter ce bâton! » Lui, sur la porte, se frottait les yeux, sans comprendre la diablerie.

« Pitié, oh! pitié, donc! lui clamait l'aubergiste, je vous rendrai la table! je vous rendrai votre âne! »

Le bâton, de lui-même, à grandes volées, mit le voleur dans la bonne voie, le mena à la chambre où se trouvait la table, à la cabane où se trouvait l'âne.

Bâtonnant, bâtonnant toujours, jusqu'à ce que monsieur le larron eût rapporté l'un, ramené l'autre. Alors, seulement, la trique cessa de tricoter. Mais l'aubergiste, le valet et la servante étaient blancs, bleus et verts comme des assiettes à fromage.

La lune se levait.

Le pauvre homme en a profité. Il a passé sa veste, il a chargé la table sur le bourri, et adieu, je t'ai vu!

Sous les rais de la lune, il est revenu droit chez lui. Et cette fois, ha, la bénédiction! Il n'a eu qu'à dire les paroles:

*Table, table,
T'entable et m' attable!*

Puis:

*Bourri, bourri,
Débouche et débourri!*

Devant sa femme, la table n'est pas restée bête, et l'ânichon non plus, qui a su faire son devoir à flot de pièces d'or. Plus de mauvais jours pour le bon vieux ménage, Dieu merci, et saint Pierre! Tous deux, mains jointes, l'ont remercié de tout leur cœur.

*Alors moi, j'ai marché sur la queue de la souris
Elle a fait cui, cui, cui!
Et le conte est fini.*